Une lance pour Richard

Autor(en): **Creutz, Norbert**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Film : revue suisse de cinéma**

Band (Jahr): **- (2001)**

Heft 17

PDF erstellt am: **29.05.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-932770

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

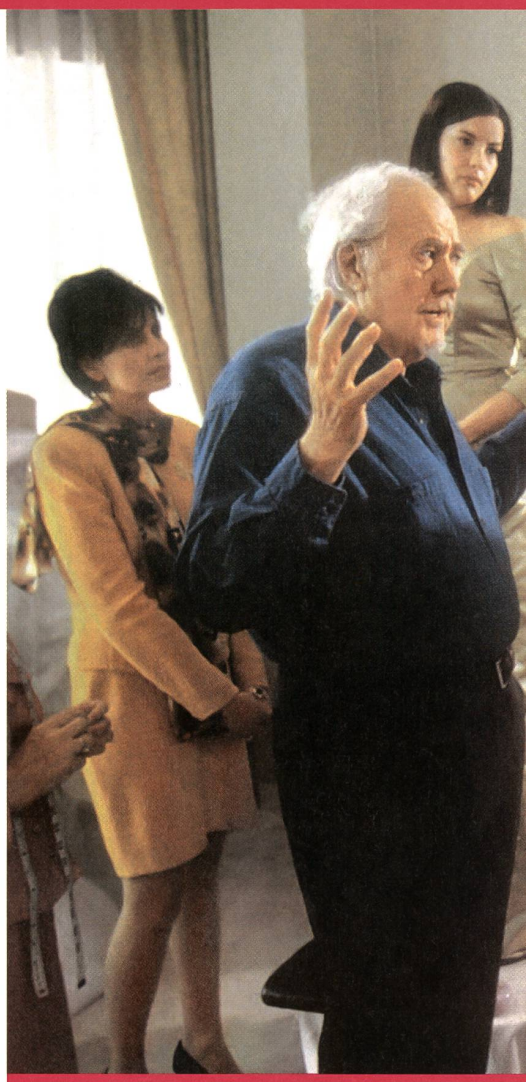
Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

Une lance pour Richard

Il est peu de stars qui comptent aujourd'hui autant de détracteurs chez les cinéphiles que le beau Richard Gere. Difficile pourtant de ne pas reconnaître qu'il a trouvé, avec «Dr T et les femmes», l'un des rôles de sa vie.



Robert Altman sur le plateau de «Dr T et les femmes».

Par Norbert Creutz

Parfaitement à l'aise, zen même, au milieu de toutes les femmes qui l'entourent, séduisant sans jamais jouer la séduction: qui d'autre que Richard Gere aurait pu être ce Dr T, gynécologue et confident de la bonne société de Dallas? Même en cherchant bien, on ne le trouve pas. C'est sans doute cela, une star: un acteur qui s'impose d'évidence dans un certain type d'emploi.

Etre star, c'est par ailleurs un métier. Il consiste avant tout à perpétuer une certaine image, établie par un grand succès (pour Gere: «Officier et Gentleman» et «Pretty Woman») et à prendre un minimum de risques en n'apparaissant que dans un ou deux films de «série A» par année. Bref, une histoire de valeur marchande, qui n'a plus grand-chose à voir avec le métier de comédien, ni avec l'art cinématographique.

Richard Gere semble l'avoir compris, lui qui s'est de plus en plus tourné vers d'autres intérêts, la religion bouddhiste et le militantisme, en faveur du Tibet en particulier. Jeune premier classique dans les années 70 de la contestation, «sexe symbole» réticent dans les années 80 du machisme triomphant et séducteur vieillissant dans les années 90 de toutes les aventures conceptuelles, sa carrière toujours en décalage tient, au fond, du miracle.

Bel animal rendu à la prudence

Il est temps de l'avouer, j'ai toujours aimé Richard Gere. Sans doute est-ce de l'avoir découvert dans les grands films de ses débuts: bel animal lâché dans la nature des inoubliables «Moissons du ciel» («Days of Heaven») de Terrence Malick, G.I. dépaysé et amoureux dans le méconnu «Yanks» de John Schlesinger, homme à femmes sur le chemin de la rédemption dans «American Gigolo» de Paul Schrader, chevalier servant de Debra Winger dans «An Officer and a Gentleman» de Taylor Hackford et, enfin, narcisse hystérique produit par une culture superficielle dans l'extraordinaire «A bout de souffle, made in USA» («Breathless») de Jim McBride. L'aisance d'un danseur dans la manière de bouger, alliée à une sincérité désarmante au fond du regard, le rendait alors irrésistible.

Bien sûr, la suite n'a pas été tout à fait à la hauteur. Les choix moins heureux du milieu des années 80, échecs commerciaux («Cotton Club» de Francis Coppola, «Power» de Sidney Lumet) mais aussi rôles moins intéressants suivis d'une longue absence des écrans, laissèrent même craindre un déclin prématuré. Des deux films marquant sa grande rentrée, en 1990, c'est l'honnête confection «Pretty Woman» de Garry Marshall plutôt qu'«Internal Affairs» de Mike Figgis, dans lequel Gere s'essayait de manière très convaincante à son premier rôle de salaud, qui remporta le *jackpot*. La suite, de *remakes* inutiles («Sommersby», «Intersection», «The Jackal») en films à thèse («Mr. Jones», «Red Corner»), ou purement de série («Final Analysis», «Primal Fear», «Runaway Bride») sent trop la prudence, la loi du système hollywoodien.

Un homme, un vrai

Malgré les cheveux gris et un léger empâtement, Gere lui-même fait néanmoins presque toujours plaisir à voir. Certes, sa photogénie n'est plus à vanter, mais sans doute sous-estime-t-on l'originalité de l'image masculine qu'il véhicule de film en film: non violent, souvent fragile, en quête d'un équilibre intérieur et toujours à l'écoute des femmes. Bref, un homme, un vrai. C'est cette image, qui lui vaut (hélas) surtout des admiratrices, qui vient de trouver son aboutissement dans «Dr T...». A 50 ans, enfin dirigé à nouveau par un vrai cinéaste, Richard Gere vient de redéfinir *l'underplaying* comme l'art d'être soi-même.